

Sophie Deraspe, réalisatrice du *Profil Amina*

Nicolas Gendron

Volume 33, numéro 2, printemps 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73753ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gendron, N. (2015). Sophie Deraspe, réalisatrice du *Profil Amina*. *Ciné-Bulles*, 33(2), 4–10.



En couverture Sophie Deraspe, réalisatrice du **Profil Amina**

« Si la réalité m’inspire autant dans mes films de fiction, c’est que, souvent, je la trouve plus grande que ce que l’on pourrait imaginer. »

NICOLAS GENDRON

En début d’année 2015, le nom de Sophie Deraspe a largement circulé avec deux mises au monde quasi simultanées, dont celle du film **Les Loups**, sa troisième fiction, qui remet en question, en eaux troubles, l’art de l’enracinement dans une communauté d’insulaires. Après avoir imposé sa voix originale avec **Rechercher Victor Pellerin** (2006), puis fait les beaux jours des festivals internationaux avec **Les Signes vitaux** (2010), Deraspe a goûté à la rampe de lancement exceptionnelle du Festival de Sundance, en compétition qui plus est, avec son premier long métrage documentaire, **Le Profil Amina**. L’artiste y creuse admirablement des sillons qu’elle connaît bien, des thèmes fondateurs qui traversent toute sa filmographie, de l’image que l’on se crée à celle que l’on projette, de la vérité face à la mort, au mensonge qui prend corps. Au cœur de la tourmente, deux femmes, Sandra et Amina—l’une à Montréal, l’autre à Damas—, s’éprennent l’une de l’autre sans s’être jamais vues, par la magie d’Internet. De Washington à Istanbul en passant par Tel-Aviv, leur amour en prend plein la gueule lors d’une vaste enquête aux allures presque surhumaines.

*Ciné-Bulles: D'entrée de jeu, après Rotterdam où avait été présenté **Les Signes vitaux**, qu'avez-vous retenu de votre passage à Sundance?*

Sophie Deraspe: Rotterdam était peu médiatisé au Québec, mais j'étais aussi en compétition et c'est une super organisation: des salles de 800 places pleines, même à 11 h, des dizaines de médias et une belle vie pour le film par la suite. Mais disons qu'à Sundance, chez les Américains, il y a quelque chose qui frappe d'emblée. D'abord, les médias québécois le couvrent. Cela a même suscité un intérêt qui nous a un peu dépassés et auquel nous n'étions pas préparés parce qu'on pensait sortir le film au Québec plus tard en 2015. Depuis, on s'est bien sûr ajustés, puisque c'est pour le mieux. Et puis les médias américains sont nombreux et enthousiastes, et les distributeurs sont à l'affût. Une sortie en salle aux États-Unis est d'ailleurs envisagée. Ce serait une importante retombée du festival. Leur marché n'a rien à voir avec le nôtre plutôt petit. Même par rapport à l'Europe, qui est divisée en plusieurs territoires et en plusieurs langues. J'avais déjà connu une modeste sortie en salle aux États-Unis, avec **Rechercher Victor Pellerin**, mais j'ai l'impression qu'avec **Amina**, on sera encore mieux pris en charge.

Quand ce sujet est venu à vous, par l'entremise de Sandra Bagaria, réalisiez-vous alors l'ampleur de l'engrenage qu'il dissimulait?

Comme je connaissais déjà Sandra, j'étais au courant de ce qu'elle vivait. Je savais qu'elle avait commencé une relation en ligne avec une Américano-Syrienne, dans des circonstances particulières, soit le début d'une révolution en Syrie. J'étais là quand Sandra a vécu tout ce qui a suivi: la création du blogue, le kidnapping d'Amina, les questions sur son identité. Un vrai polar international se déployait. On essayait d'extrapoler, de trouver des solutions entre nous; de nouvelles informations arrivaient de partout dans le monde, à toute heure du jour et de la nuit, étant donné les décalages horaires d'un continent à l'autre. Je me rappelle avoir dit à Sandra: « Un film se déploie à l'instant même, on est à peu près à la 30^e minute et plein d'autres événements vont advenir. » On savait déjà qu'Amina n'avait pas l'image qu'elle prétendait avoir. Mon amie était dans le vif de l'émotion, sous le *spotlight* des médias. Être autant sollicitée par les médias quand tu vis une peine d'amour, on ne souhaite cela à personne. La plupart d'entre nous

allons cuver notre tristesse sous les couvertures, pas au vu et au su de tous. Il faut dire aussi que si l'on *google* le nom de Sandra, c'est la première histoire sur laquelle on tombe. Dès lors, elle savait que cette histoire de trahison et de fausse identité allait lui coller à la peau pour le restant de ses jours... tant qu'Internet existera! Si elle veut se faire engager quelque part, l'employeur la *google* et découvre tout cela. Elle vit ouvertement son homosexualité, mais que sa vie privée soit exposée comme cela, qu'elle fasse partie d'un scandale international... elle s'en serait passé.

*« Je t'aime... Inch'Allah », peut-on entendre dans les premières minutes. Voyez-vous d'emblée **Le Profil Amina** comme un film d'amour?*

Cela commence clairement par une histoire d'amour entre deux femmes. On avait des traces d'Amina en ligne depuis au moins six ans. Et par tout le temps, l'attention et l'amour qu'elle lui a donnés, Sandra a alimenté Amina. C'est cette histoire d'amour qui a permis au personnage d'Amina d'éclorre et d'avancer. Autrement, ce qui lui a donné une visibilité incroyable, c'est le début de la révolution syrienne. Alors qu'elle commence un blogue où elle parle de religion, de sexualité et de politique dans son pays, surviennent les premiers soulèvements et la frontière est bloquée aux journalistes. Le monde occidental veut savoir ce qui se passe de l'intérieur et doit s'en remettre à des blogueurs. Et quoi de mieux qu'une blogueuse aussi libérale, affranchie, qui parle anglais et ne se censure pas? Ainsi, Amina a tout pour devenir une star, d'abord dans le milieu des blogues et le milieu gai. Puis, elle est suivie par des médias importants, tel le *Guardian*, qui lui donne une crédibilité en l'interviewant. Menée par une journaliste qui travaille sur le terrain à Damas, sous un pseudonyme, cette entrevue laisse croire qu'elles se sont rencontrées. Dès sa publication, Amina devient connue dans le monde entier.

Que ce soit par le corps ou par l'intimité des écrits dévoilés, était-ce important pour vous d'afficher une certaine impudeur?



Sandra Bagaria



Mon but n'était pas tant d'être impudique, mais d'être proche de ce qu'a été cette relation. Dès les premiers jours de leurs échanges, elle était érotique, avant d'être amoureuse. Sandra ne s'en cache pas et on ne le cache pas dans le film. C'est être vrai vis-à-vis de cette histoire, mais aussi vis-à-vis plusieurs relations en ligne. Il y a énormément de vies sexuelles qui s'expriment à travers le Web ou les sites de rencontres. D'autre part, Amina elle-même parlait de sa sexualité; le nom de son blogue, *A Gay Girl in Damascus*, annonce déjà quelque chose d'assez provocateur par rapport au milieu conservateur d'où elle vient, où les femmes ne parlent pas de leur intimité.

À l'écran, vous créez un genre d'avatar à Amina, en demandant à une actrice d'incarner une présence nette, puis insaisissable. Était-ce votre façon de convoquer la fiction dans votre documentaire?

C'était ma façon de représenter un grand fantasme, qui était d'abord celui de Sandra, mais qui fut partagé par le monde occidental. Amina créait pour son public certaines images orientalisantes, en parlant de sa situation au Moyen-Orient, des femmes voilées ou qui vivent leur sexualité. Je ne voulais pas tourner des reconstitutions, mot que j'ai toujours évité, parce que je sais qu'il sonne très

mal en documentaire. On a l'impression que c'est douteux, stylistiquement parlant; cela fait Patrimoine Canada! Mon idée, c'était plutôt de partager avec le spectateur ce fantasme de la femme libérée au Moyen-Orient et de son engagement dans la révolution, deux thèmes très forts. Ce fantasme-là est effectivement une grande fiction. Amina est quand même un phénomène contemporain de ce qu'est l'orientalisme. Et je me référais aux peintures orientalistes du XIX^e siècle. On y voit des femmes dans des harems ou aux bains, des esclaves noirs, des animaux exotiques. C'est vraiment fantasmagorique. D'ailleurs, plusieurs de ces peintres n'ont jamais mis les pieds là-bas. De ce point de vue, on ne peut qu'être frappé à l'idée de la violence dans ces contrées lointaines où règnent les tissus luxueux, les pierres précieuses et les femmes lascives.

Et les archives s'emmêlent à cette portion fictionnelle d'une façon très judicieuse; souvent, on ne sait plus si c'est votre caméra qui est à l'œuvre, des images d'amateurs ou de la BBC. Cherchiez-vous une fois de plus à brouiller les pistes?

Ce n'était pas tant de brouiller les pistes que de donner une cohérence et une fluidité à tout cela, parce qu'au début je me disais: « Oh, quel film

baroque!» Les sources provenaient de toutes parts, étaient de différentes qualités... Parfois, je fonctionne avec des ruptures franches, par exemple quand certaines nouvelles arrivent, on est clairement dans l'univers télévisuel. Mais dans l'ensemble, je voulais que ça coule. Parce que, lorsqu'on vit des événements qui nous dépassent, on est prêt à accepter des informations de toutes provenances. Que l'image provienne de YouTube et soit de très mauvaise qualité, que la sensation de partager un amour avec quelqu'un vienne de quelques lignes écrites, tout cela finit par faire sens dans notre corps et notre esprit.

*Le vrai et le faux sont omniprésents dans vos films et, avec eux, la notion d'identité. Comment ces thèmes ont-ils évolué à vos yeux depuis **Rechercher Victor Pellerin**, en 2006?*

La vie provoque les choses de façon étonnante. Si j'ai fait ce film, c'est que cette histoire arrivait à une amie. Pour moi qui ai créé le personnage de Victor Pellerin, avec une identité propre, une biographie, c'est assez incroyable, puisque j'ai déjà étudié toutes ces questions de vrai, de faux, de la création du mensonge, de l'image publique inventée ou fabulée... Je me retrouve devant ce même phénomène, mais à la puissance 10. Comme si cela me collait à la peau. Et notre ère virtuelle créait tout un nouveau défi parce que je n'avais à proprement parler rien à filmer. Cette histoire n'est que virtuelle : blogues, textos, courriels, etc. Mais que filme-t-on? Des gens derrière leur ordinateur? C'est anticinématographique! Il fallait que je trouve une astuce pour raconter une vraie histoire de cinéma. Je n'ai pas pu me détourner complètement du virtuel, dans le sens où j'ai puisé dans ce qu'Internet offre pour nourrir ce fantasme. De nos jours, on laisse plusieurs traces de nos vies en ligne. Si l'on creuse, c'est étonnant, parfois même inquiétant. Mais c'est aussi une mine incroyable pour démystifier certaines données. On peut aller fouiller autant sur la vie d'Amina que sur la révolution syrienne. Même si la plupart d'entre nous, Canadiens, n'avons pas été sur le terrain d'une révolution violente, on peut deviner cette réalité par les images auxquelles on a accès. Des plus anodines aux plus atroces.

*Tourné aux quatre coins du monde, tissé de plusieurs coups de théâtre, **Le Profil Amina** se dessine comme un vrai thriller. Serait-ce là votre film le plus scénarisé?*

Bonne question. Si la réalité m'inspire autant dans mes films de fiction, c'est que, souvent, je la trouve plus grande que ce que l'on pourrait imaginer. C'en est un exemple assez probant. J'aurais difficilement pu aller aussi loin dans une fiction issue de mon imaginaire. On m'aurait dit que j'exagérais, alors que dans ce cas-ci, la réalité est bien au-delà de ce qu'un être humain peut vivre en temps normal. Il y avait sans cesse un nouveau rebondissement.

Oui, c'est peut-être mon film le plus scénarisé, mais c'est la réalité qui en est la plus grande coscénariste! Mon autre grand défi fut de rendre cette histoire lisible, avec ses multiples ramifications. D'ailleurs, lorsque Sandra a vu le film, ce fut un de ses premiers commentaires : « Ah, ce n'est pas qu'un film sur moi. » Elle en était heureuse et soulagée, puis : « C'est incroyable que tu sois arrivée à rendre cette histoire-là intelligible. »

Cela ne vous a jamais traversé l'esprit d'en faire une fiction?

Oui. En disant à Sandra qu'il y avait un film derrière tout cela, je ne lui proposais pas de la filmer, elle était trop exposée, trop vulnérable, mais j'ai semé une graine plus ou moins consciemment. Elle est arrivée chez moi un soir d'hiver pour me dire solennellement : « J'aimerais t'offrir toutes mes archives avec Amina, que je n'ai jamais partagées avec personne et que je n'ai pas envie de relire moi-même. Si tu penses qu'il y a un film à en tirer, vas-y. » Dès lors, c'était clair qu'elle me donnait carte blanche, c'était hyper important pour réaliser un film honnête. Que je ne sois pas dans son cercle d'amis très proches lui permettait de s'ouvrir plus librement. D'ailleurs, je ne lui ai jamais reparlé de ce que j'ai lu. Au départ, j'avoue que je pensais davantage à une fiction tellement tout était virtuel, puis je me suis dit : « La réalité est assez incroyable, je devrais miser là-dessus. » J'ai proposé à Sandra d'aller à la rencontre des principaux protagonistes qui ont joué un rôle-clé dans le développement et le

En disant à Sandra qu'il y avait un film derrière tout cela, je ne lui proposais pas de la filmer, elle était trop exposée, trop vulnérable, mais j'ai semé une graine plus ou moins consciemment. Elle est arrivée chez moi un soir d'hiver pour me dire solennellement : « J'aimerais t'offrir toutes mes archives avec Amina, que je n'ai jamais partagées avec personne et que je n'ai pas envie de relire moi-même. Si tu penses qu'il y a un film à en tirer, vas-y. »

dénouement de cette aventure. Je me suis approprié l'histoire, avec tous ses paramètres. Chez moi, j'avais un mur comme dans les films policiers, une toile d'araignée d'indices. Et l'on découvrait d'autres fausses personnalités au fil du temps. J'ai construit le film en pensant que c'était essentiel que cela traduise la démarche de Sandra, que ce soit elle qui pose les questions aux gens. Je me suis

effacée du documentaire, mais, évidemment moi aussi, j'avais mes propres objectifs. Soit je lui refaisais mes questions, soit je les posais et les coupais au montage.

Les médias ont été parmi les premières victimes d'Amina. Mais on sent également qu'ils ont eux-mêmes nourri la bête.

Ils ont été floués, ils sont victimes, mais c'est aussi une critique de notre époque. Dans le sens où non seulement les médias ne prennent plus le temps de vérifier leurs sources, mais comme consommateurs des médias, on refuse de leur accorder du temps. On veut la nouvelle la plus juteuse le plus rapidement possible. C'est un cycle auquel on appartient tous et j'ajouterais même que nos rapports sociaux sont rendus ainsi. Plusieurs relations amoureuses se développent très vite, dans une intimité qui ne laisse pas

le temps de connaître l'autre et de s'approprier. On ne souhaite pas être célibataire ou sans nouvelles longtemps, on veut être à l'affût de ce qui se passe à travers le monde, de la dernière nouvelle, du dernier film, de la dernière musique. La rapidité mène à certains dérapages et celui-là en est un monumental.

Une fois les masques tombés, la confrontation ultime était-elle inévitable à vos yeux?

Comme documentariste, je peux faire en sorte que l'on prenne des risques, j'essaie d'aménager le terrain pour provoquer les choses, mais après, je ne contrôle pas tout. Dès le départ, il y a eu plusieurs épisodes excitants, d'autres qui nous ont fait mal dormir, on a rencontré des gens qui nous ont émues bien au-delà de nos attentes. Pour ce qui est de la confrontation, je parlerais davantage d'une rencontre réelle... Entendons-nous, c'est la première fois que des vraies gens se rencontrent dans cette histoire, avec la voix, la chimie qui opère dans le contact avec l'autre, quand tu vois son corps bouger, quand tu sens sa nervosité ou son désir de contrôle... Je savais qu'il fallait y arriver. C'était important pour le film, mais surtout pour Sandra, pour qu'elle puisse boucler sa propre histoire.

On sent votre caméra soudainement pudique, lors de cette rencontre. D'ailleurs, vous ne filmez d'abord que des pieds, comme si les « retrouvailles » leur appartenaient à eux seuls.

Il m'a fallu être très stratégique et je ne parle pas juste de *storytelling*. Je ne pouvais ni perdre mon sujet ni lui braquer une caméra au visage. On n'est pas sur notre territoire, on ne sait pas comment les autorités vont réagir. Je me suis faite fouiller à l'aéroport et escorter à la toilette comme jamais dans ma vie! Que je sois moi-même à la caméra nous a donné des accès vraiment privilégiés aux lieux et aux gens. Mais il fallait tout de même louer pour des questions de sécurité ou pour avoir du matériel. On était obligées de faire de grands détours pour ne pas survoler un pays parce qu'il est en guerre avec l'autre sinon on était suspectées parce qu'il y a des estampes du pays voisin dans nos passeports. On n'était pas habituées à ce type de discrimination.

Vous n'accordez que très peu d'intérêt aux écrits d'Amina sur son fameux blogue A Gay Girl in Damascus, jusqu'au mea culpa final. Était-ce par souci de ne pas donner trop d'importance à leur auteur?

Oui, il y avait cela. C'est même un souci que j'ai maintenant. Pour l'anecdote, au moment où l'on allait commencer le tournage, l'auteur a tenté de publier son blogue sur Amazon, un an après les grandes révélations, en voulant faire payer les gens. Il y a eu une telle levée de boucliers sur les réseaux sociaux! Ce n'est pas que l'objet d'une

Ils ont été floués, ils sont victimes, mais c'est aussi une critique de notre époque. Dans le sens où non seulement les médias ne prennent plus le temps de vérifier leurs sources, mais comme consommateurs des médias, on refuse de leur accorder du temps. On veut la nouvelle la plus juteuse le plus rapidement possible. C'est un cycle auquel on appartient tous et j'ajouterais même que nos rapports sociaux sont rendus ainsi. Plusieurs relations amoureuses se développent très vite, dans une intimité qui ne laisse pas le temps de connaître l'autre et de s'approprier. [...] La rapidité mène à certains dérapages et celui-là en est un monumental.



fraude qui a mis des gens un peu naïfs dans une situation de crédulité, tout cela a eu des conséquences sur certains groupes vraiment vulnérables. Les Syriens vivent une révolution bien réelle. Si bien que de véhiculer ce mensonge plus amplement, de lui donner une tribune de plus, non, ce n'est pas nécessaire.

Dans une entreprise aussi énigmatique, où chacun en vient à suspecter son voisin, finit-on par douter de soi-même ou de ses alliés?

Ah, ils ont tous douté de Sandra! L'intérêt de la rencontrer tenait aussi à accoler un visage à un nom, un personnage peut-être, comme l'une d'entre elles le disait: «A character in a play.» À

propos d'Amina, il y a même eu un certain esprit de compétition à savoir qui découvrirait la vérité en premier. Pour moi, il y a encore des choses qui demeurent floues, mais que, volontairement, je n'ai pas voulu formuler. Je ne veux pas accuser ces personnes et mettre en péril leur carrière ou la vie de leurs proches, juste par mes soupçons. Le film dure 1 h 30 et il s'en passe des événements! Je ne suis pas obligée d'aller à la recherche de toutes ces traces possiblement fausses ou de ces complicités douteuses. Il y aurait matière à réaliser plus d'un film.

«Le profil Brooks», par exemple...

Oui, voilà! (rires) 



Accompagnée de Sophie Deraspe, Sandra Bagaria est allée à la rencontre de nombreuses personnes qui souhaitaient commenter cette rocambolesque histoire du **Profil Amina**: Ahmed Danny Ramadan (Beyrouth), Irem Köker (Istanbul), Danny O'Brien (San Francisco), Liz Henry (San Francisco), Ali Abunimah (Chicago), Benjamin J. Doherty (Chicago), Andy Carvin (Washington) et Elizabeth Tsurkov (Tel-Aviv)